

Revue de presse

Quinzaine des Réalisateur
Festival de Cannes 2013

APRES LA NUIT / ATE VERA LUZ
un film de **Basil da Cunha**



Presse

Makna presse
Chloé Lorenzi – Giulia Fazioli - Audrey Grimaud
177 rue du Temple
75003 Paris
01 42 77 00 16
festival@makna-presse.com

Sommaire

Presse française

SO FILM (*Julien di Giacomo*)

LIBERATION (*Olivier Séguret*)

L'HUMANITE (*Jean Roy*)

CRITIKAT (*Carine Bernasconi*)

CINEMA TEASER.COM (*Emmanuelle Spadacenta*)

CINEMAPOLIS (*Nausica Zaballos*)

FILM DE CULTE (*Nicolas Bardot*)

CINEMATRAQUE (*Elsa Renouard*)

AFRICULTURE (*Olivier Barlet*)

Presse internationale

SCREEN DAILY (*Mark Adams*)

HOLLYWOOD REPORTER (*Jordan Mintzer*)

INDIE WIRE (*Tambay A. Benson*)

FILM COMMENT (*Robert Koehler*)

FRED FILMS RADIO

CINEUROPA (*Bénédicte Prot*)

CAMERA OSCURA

SPLIT SCREEN

FILM TV.IT

Presse française

So FILM
Julien di Giacomo
Juin 2013

Cinéma do Basil



Basil, détective privé

Il a été vendeur de boîte, s'enfile du whisky sur les bancs publics et refuse qu'on l'emmène. Mais surtout, Basil Da Cunha, réalisateur helvéticoo-portugais, est un drôle de cinéaste, qui vient de descendre à Cannes avec un polar tourné à l'arrache sur des petites frappes des ghettos lisboètes. Rencontre, chez lui, à Lausanne, jusqu'au bout de la nuit.

Par Julien di Giacomo, à Lausanne ~ Photos : Franck Ferville

« **J'AI PASSÉ** une bonne partie de la nuit à bosser sur les **sous-titres du film** », annonce-t-il en débarquant au café de la gare de Lausanne. « Je me suis levé exprès pour vous. D'habitude, je me lève pas aussi tôt. » Il est un peu plus d'une heure de l'après-midi, et Basil Da Cunha entame sa journée, qu'il ne finira comme d'habitude que tard dans la nuit, assis dans son salon, au milieu d'une brume mi-pétard, mi-thé et sur fond de musique cap-verdienne. Entre temps : une pizzeria, puis deux, des cafés, des trajets en bus, des potes croisés dans la rue, du vin, et du whisky siroté sur des bancs publics. Basil Da Cunha a 28 ans, le crâne presque entièrement rasé, une petite crête d'apache, les paupières et la carrure d'un boxeur. Plus des grosses boucles d'oreilles et un blouson en cuir sur les épaules. *Après la nuit*, son premier long métrage tourné dans un bidonville de Lisbonne, est à l'avant : l'histoire d'un dreadeux qui sort de prison, vit avec un iguane et regagne la rue sous tension, pris dans le feu croisé des dettes qu'il doit rembourser et de celles qu'il doit se faire rembourser. Forcément, cela détonne. L'an dernier, au festival de Locarno, certains pensaient qu'il faisait partie du service sécurité. Cette année, à Cannes, où il était invité à la Quinzaine des Réaliseurs, son objectif annoncé était de « *défoncer les gars de la compétition officielle* ». Alors ? « *La première fois que je l'ai vu, je me suis dit que c'était un blaireau* », rigole Patrick Tresch, son chef-opérateur. « Il y a des journalistes qui lui ont collé une image de poète-voyou qui s'intéresse aux bidonvilles. Ça fait fantasmer les gens », soupire son producteur et ami Julien Rouyet. En réalité, Basil Da Cunha est né en Suisse, a grandi dans une campagne tranquille entre vaches et moutons, et habite, donc, à Lausanne, au bord du Lac Léman. Sa mère est peintre et son père professeur d'université. Cette réputation de gros dur, « *c'est même pas chiant, c'est juste bidon* », dit-il.

Mais c'est marrant. À une époque, Basil Da Cunha faisait le vendeur dans les boîtes et bars de Lausanne. « *Les meufs arrivaient, elles me demandaient ce que j'écoutais et prenaient mes écouteurs sans demander, puis ça les effrayait. France Culture, un jeudi soir à une heure du mat', c'est assez effrayant.* » Physio, dit-il, est « *le job le moins intéressant du monde. Dans une ambiance festive, il y a peu de choses qui se passent, ou alors ce qui se passe, c'est minable. Ici à Lausanne, il y a une tension énorme, il y a trop de codes sociaux, les gens ont peur les uns des autres. Quand ils sortent le week-end, ils sont à cran, ils se battent pour un rien. En boîte, ça dégénère tout le temps. Au Portugal, les mecs ont peut-être un Magnum. 44 dans le pantalon, mais ils le sortent pas pour rien, y a un savoir-vivre.* » Le Portugal, c'est la grande affaire de Basil Da Cunha. « *Quand on*

avait gagné en demi-finale contre l'Angleterre, il y avait soixante-dix mille Portugais rien que dans la rue principale de Lausanne. Quand la Suisse gagne, il y a à peine cinq ou six mille personnes... » Son père, qui chapeaute aujourd'hui les associations d'accueil des immigrés portugais en Suisse, a quitté le pays il y a plusieurs décennies, après y avoir fait un peu de prison (« *il distribuait des tracts contre le régime de Salazar* ») : il ne voulait pas aller faire la guerre en Angola. Tous les étés durant son enfance, Basil est retourné « *au bled* », chez sa famille portugaise : « *C'est dix oncles et tantes, vingt-quatre cousins et cousines, tous dans la même maison* », cadre-t-il. « *Cette famille, c'est un peu Cent ans de solitude, les générations se succèdent et se mélangent un peu, tout le monde s'appelle plus ou moins pareil, on est en charge de ses ancêtres...* », explique sa mère, séparée du père depuis que Basil a trois ans. Au Portugal, la maisonnée est placée sous le patronage tutélaire du défunt grand-père, un personnage hors-normes. « *Il a une statue à l'entrée du village, parce que c'était un médecin qui soignait sans faire payer les gens, dans une zone rurale très pauvre. Il s'occupait même des tsiganes : ils lui mettaient un bandeau sur les yeux, puis l'amenaient là où ils se planquaient. Et après, ils lui faisaient des offrandes. Encore aujourd'hui, on en reçoit en son honneur.* »

Coupe mulet, chemise ouverte et chapelet

En 2009, après un dernier court métrage suisse (*À côté*), da Cunha fils décide d'aller tourner à Lisbonne un projet avorté. Sur place, dans le métro, il fait la rencontre qui va changer sa vie. Irina, avec qui il est désormais en couple depuis bientôt quatre ans. Pour elle, il s'improvise étudiant Erasmus : « *J'ai dit à l'école de Lisbonne que Genève était ok, à Genève que Lisbonne était ok. Tout le monde a cru que tout le monde était d'accord, ils m'ont filé une bourse, et je suis resté.* » Laboutissement d'un parcours scolaire chaotique : « *J'ai fait quatre écoles différentes, deux gymnases (le lycée suisse, ndlr), pas mal redoublé. Y'en a qui verraient ça comme des échecs, moi je vois ça comme une richesse. J'avais des problèmes disciplinaires, je faisais des conneries, c'est plus ça que les notes qui me faisaient virer. Le truc, c'est que je m'attaquais aux plus forts. Le connard qui embrouillait plus faible que lui, je lui rentrais dans le lard, que ça soit un prof ou un élève. C'était mon délire de justice, et*

« *Dans les clauses de tous les contrats que je signe, il y a écrit : "M'emmerez pas."* »

Basil Da Cunha

je kiffais être le centre de l'attention, mais c'était pas stratégique. » Au sujet de ces années turbulentes, Irène, la mère de Basil, commente avec philosophie : « *ça serait bizarre, une adolescence sans réactions, non ?* » Lui préférait apprendre en regardant ses parents. « *Mon père militait pour la politique, ça parlait poésie, littérature, musique populaire, billard et foot. J'assistais à ça, et j'adorais ça, ce monde d'adultes.* »

À Lisbonne, il a l'idée de mettre en lumière une population ignorée, méprisée ou crainte : celle du ghetto lisboète. Du cinéma social ? « *Le cinéma social, c'est chiant. Moi, je travaille sur un genre, le film de gangsters, pour réussir à le dépasser, en faisant le grand écart avec le film anthropologique, la poésie et l'onirisme. Je détourne la violence, je joue sur le fait que les gangsters sont profondément humains. En France, vous avez vraiment une attitude de colons. Quand Tariq Ramadan vient à la télé chez vous, sur 20 minutes de temps de parole, il doit en passer 18 à justifier sa légitimité... Et cette attitude bien-pensante de donneur de leçon qui ne veut pas en recevoir, elle se retrouve dans le cinéma. Moi je ne fais pas la morale, je ne donne pas de leçon, je ne porte pas de jugement.* » Basil Da Cunha est un homme avec un rêve : celui de tirer le public vers le haut. « *Je pense qu'on peut faire des trucs ambitieux et intelligents tout en étant populaire, sans prendre les gens pour des cons.* » Pour lui, les plus grands chocs de cinéma sont aussi parfois les moins évidents à recevoir : « *2001, l'odyssée de l'espace, tu dois t'y reprendre à dix fois pour ne pas t'endormir en le regardant, mais quand tu y arrives, il frappe fort. On doit être aussi durs avec nous-mêmes qu'avec les films qu'on regarde. C'est comme Pedro Costa : des films de trois heures, en quatre plans-séquences... Faut être prêt pour ça, faut avoir des outils de lecture, être introduit. Moi, j'étais mal à l'aise. Tu sais ce que c'est, la première chose qu'ils font, quand t'arrives à l'école de Genève ? Ils te montrent un film philippin qui dure 8 heures, dans une chaise qui a le confort de celle de Men In Black I, quand Will Smith arrive pas à se caler dedans. Bon, moi, je me suis cassé au bout de 45 minutes.* » Basil Da Cunha aime les grands écarts. Il cite aussi facilement *Die Hard* que *Accatone* et voulait un culte aux antihéros qui fument et boivent pour oublier que leur femme les a quittés. Dans sa quête de cinéma de qualité qui puisse faire son trou dans les multiplexes, il cite *Drive*. « *Quand j'ai été voir Drive, dans la salle, il y avait 80 % de Portugais avec des coupes mulet, la chemise ouverte et le chapelet. Ils étaient venus voir un film de bagnole avec des explosions. Au bout de 20 minutes, ils avaient compris que c'était autre chose, mais ils ne pouvaient pas zapper ni se barrer, parce qu'ils avaient payé. Et je pense que, en sortant, même s'ils ne s'attendaient pas à ce qu'ils ont eu, ils avaient quand même vécu quelque chose. Moi je crois vachement à ça. Je suis pour la publicité mensongère, si c'est le prix à payer. Faut se battre avec nos armes.* » Basil Da Cunha, roi des escrocs ? Selon Irina, « *il arrive à mettre tout le monde d'accord, à faire en sorte que les gens le suivent et fassent ce qu'il veut, mais avec le sourire.* » « *Basil, c'est peut-être le plus grand des manipulateurs. Il le fait à la fois très naturellement et très consciemment,* », tranche Julien Rouyet.

« **Tout le monde picole, y a pas d'horaires** »

Son prochain projet ne sera pourtant sans doute pas de nature à séduire les foules. « *Ce sera un road movie avec trois lascars, une pute, un fantôme, un lion, un tigre et un zèbre. C'est un road movie ridicule, parce que pour traverser le Portugal, il faut juste trois heures. Il y aura de la musique populaire, genre synthé à un doigt joué par le DJ du village.* » La chose en question sera tournée avec les mêmes acteurs non-professionnels qu'*Après la nuit*. Depuis qu'il habite dans leur quartier, Basil est devenu l'un des leurs. « *Je pourrais te sortir le casier de tous les mecs avec qui j'ai tourné, mais ça servirait à quoi ?* » Son secret, pour tenir ses acteurs le temps du tournage, c'est justement de ne pas les tenir. Sur *Après la nuit*, il est parti lui-même à la recherche de tous ceux qui avaient oublié de se lever ou qui ne répondaient pas au téléphone. Et au moment de tourner, il lançait quelques intentions de jeu, sans forcer personne à suivre à la lettre les dialogues qu'il avait pourtant intégralement écrits, histoire de laisser de la place à l'improvisation, au naturel et au chaos. « *C'est le moteur de mes tournages : tout le monde picole, y a pas d'horaires, c'est le bordel. Mais ça marche, parce qu'on part avec un scénario très simple, un fil rouge bien défini. Tout ça, ça donne de l'énergie, de la vie.* » Patrick Tresch, son chef-opérateur, confirme : l'honnêteté des intentions du cinéaste et son choix d'habiter sur place jouent en sa faveur auprès du casting. « *Petit à petit, ils comprennent qu'on les magnifie, ça flatte leur ego, et on se retrouve à tous faire partie de la même famille, à être unis derrière le même projet.* » S'il refuse d'être présenté comme un leader, Basil Da Cunha a pourtant tout du chef de meute. Voilà peut-être pourquoi, alors qu'il se déclare fan de Moebius et que son appartement est tapissé de quelques dessins personnels, le Suisse a préféré se lancer dans le cinéma que la BD. « *La bande dessinée est un job solitaire qui se pratique en intérieur* », commente sa mère, pour dire que son fils n'est pas du genre à moisir tout seul dans un atelier. « *Basil, c'est un mec de bande, enchaîne Julien Rouyet. Son époque parfaite, ça aurait peut-être été l'Italie des années 50. C'est le bon type chez les Corleone, le protecteur de la veuve et de l'orphelin chez Rossellini.* »

Basil Da Cunha est, surtout, un type capable de porter ses projets jusqu'à s'en faire mal. Patrick Tresch se souvient avoir été passablement impressionné par la détermination du réalisateur sur le tournage d'*Après la nuit* : « *Sur les dernières séquences, il grelotait dans sa voiture, le moniteur sur les genoux. Les comédiens venaient le voir, et il leur donnait ses indications de là, en baissant sa vitre de deux centimètres. Il était vraiment très, très mal foutu.* » Exténué et malade comme un chien à force de ne pas dormir et de passer ses nuits dehors, le Suisse finit le tournage à l'hôpital. Le cinéma de Basil Da Cunha serait-il soluble dans la normalité ? Pas sûr. « *Il y a un plafond : à deux millions et demi d'euros de budget, tu t'arrêtes* », dit-il. Pourquoi ? Parce que l'argent est synonyme de compromis, et que lui n'en veut pas. « *Dans les clauses de tous les contrats que je signe, il y a écrit : "M'emmerez pas."* Comme ça, j'ai le dernier mot. » Du coup, le système européen lui va plutôt pas mal : « *Ici, il n'y a pas de retour commercial, c'est ça qui est bien, t'es payé uniquement sur la fabrication de tes projets.* » Et puis, quand même, une dernière provocation, pour rire : « *De toute manière, en Suisse, ils ont intérêt à me financer, parce qu'il n'y a que moi, ou presque...* » ● **Tous propos recueillis par Coline Vranici et Julien Di Giacomo**

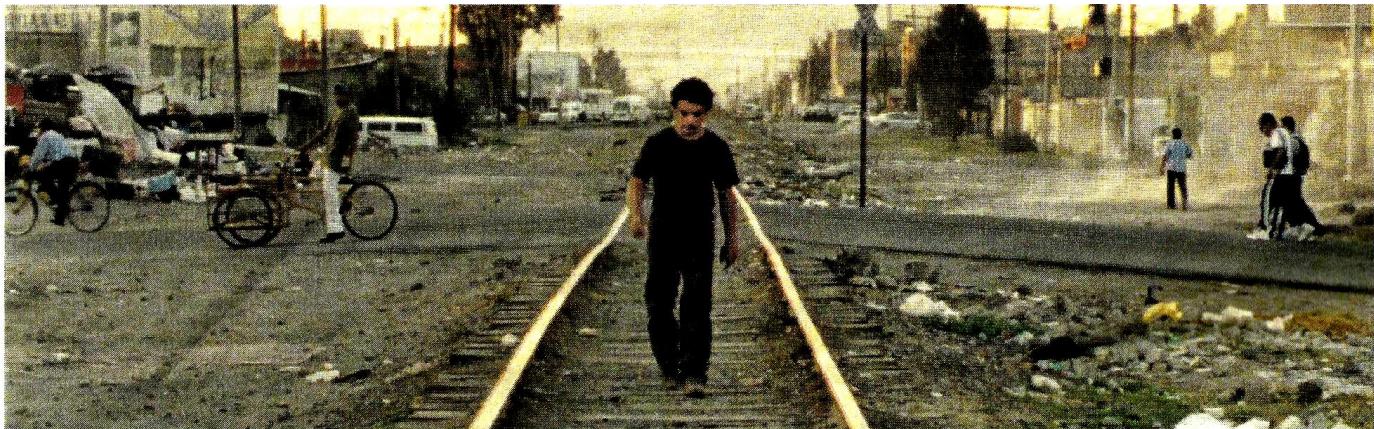
SO FILM



LIBÉRATION

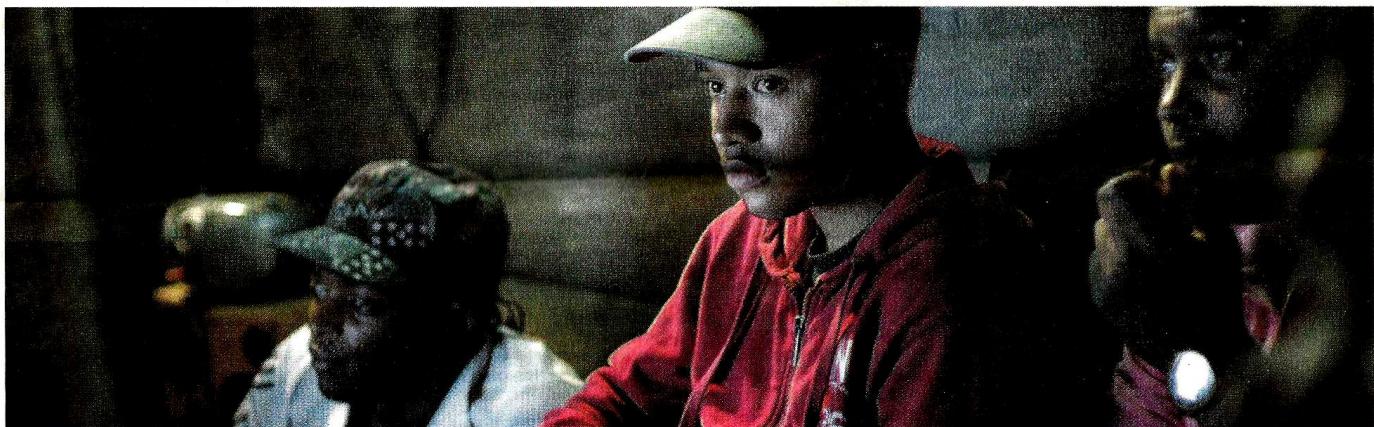
Olivier Séguet

23 mai 2013



SANS-GRADES Immigrés cap-verdiens à Lisbonne et clandés guatémaltèques en route vers les Etats-Unis, «Après la nuit» et «la Cage dorée» scrutent la misère du monde.

La ligne marginaux



Exil ferroviaire avec *la Cage dorée* et clair-obscur lisboète dans *Après la nuit*. PHOTOS ANIMAL DE LUZ FILM ET BOX PRODUCTIONS

UN CERTAIN REGARD
LA CAGE DORÉE
de **Diego Quemada-Diez** avec
Ramón Medina, Karen Martínez... 1h50.

QUINZAINE
DES RÉALISATEURS
APRÈS LA NUIT
de **Basil da Cunha** avec Pedro
Ferreira, João Veiga... 1h35.

Rapporter deux films à un pedigree lapidaire suffit-il à faire comprendre ce qui les unit? Avec *la Cage dorée* (*la Jaula de oro*), le jeune cinéaste espagnol Diego Quemada-Diez consacre son premier long métrage à des ados guatémaltèques traversant clandestinement le Mexique pour s'exiler en Californie. Avec *Après la nuit* (*Até ver a luz*), également un premier film, le citoyen suisse d'origine portugaise Basil de Cunha s'immerge au sein d'une communauté ultra-marginal de Cap-Verdiens dans un ghetto de Lisbonne.

Bien que très différents dans leurs récits et presque antagonistes de style, ces deux films, présentés

coup sur coup hier à la Quinzaine puis à Un certain regard, donnent tout de même une lecture tragiquement convergente du monde. Ils semblent d'abord répondre à un appel urgent d'empathie sans-frontières à l'égard de lointains semblables. Ils campent tous deux aux côtés de ces démunis qui forment l'énorme majorité de notre humanité, qu'ils se trouvent dans des pays riches ou pauvres, et s'attachent tout particulièrement au sort de personnages dont les rêves, la jeunesse, l'espérance sont piétinés. **Trajectoires.** Les quatre ados encore palpitants d'enfance qui habitent *la Cage dorée* n'ont que leur amitié naissante et encore maladroite à opposer à l'épouvante du monde vers lequel ils courrent. Juan, Sara, Manuel puis l'Indien Chauk fuient le Guatemala vers un Nord mythologique à bord de trains de marchandises et au prix des plus grands périls. Un seul parviendra au but (mais le but est un cauchemar), et la brutalité sèche avec laquelle Quemada-Diez projette chacun des personnages vers l'abîme de son destin statistique n'est pas le moins

drôle tour de force de ce film particulièrement plombant. Car nous savons que, s'il tisse avec intelligence un délicat cercueil de fiction à ses quatre jeunes héros, *la Cage dorée* n'invente rien du terrifiant décor de leurs trajectoires.

Nous avons tous lu mille fois, hélas, les épreuves qui déciment les candidats à l'exil du continent latino-américain : les mafias, les escadrons de narcos, les maquereaux,

Les deux films semblent répondre à un appel urgent d'empathie sans-frontières à l'égard de lointains semblables.

les flics véreux et souvent assassins, sous les yeux d'un peuple misérable, abruti par la soumission ou la douleur et paraissant peu à peu dé-sensibilisé à la criminalité...

Quelques scènes très inspirées (une soirée au clair de lune avec des coupeurs de canne à sucre, le rapt de Sara, les visions neigeuses, rêveuses, des quatre petits braves...) viennent maintenir le film au-del-

sus du conformisme émotionnel qui le menace parfois. C'est finalement le méthodisme avec lequel la tragédie frappe son tempo qui s'impose : pour être vraiment crève-coeur, il faut être rigoureux.

Ovni. *Après la nuit*, on est un peu désolé de le dire, n'est pas franchement plus gai. Le film nous accroche aux basques de Sombra, jeune homme épaisé de galères, dealer de petite envergure ayant contracté

des dettes auprès de gros durs et soupçonné par d'autres de les avoir volés. Malgré les conseils à la fois archaïques et avisés de sa tante, seule personne bienveillante de son entourage, le déglingué Sombra aura bien du mal à s'extirper du guêpier. Lui aussi rêve de s'évader de son ghetto : au cours d'une nuit qu'il voudrait talismanique, il prépare son départ, fait ses adieux et confie son précieuse iguane jaune à une petite fille... Mais verra-t-il seulement l'aube?

Filmé à l'arrache et selon la méthode expérimentale d'un scénario contextualisé, s'écrivant au fil du tournage et des événements, peuplé quasi intégralement de Noirs, parlé en majorité dans un créole du Cap-Vert, excluant totalement de son paysage la moindre allusion à la ville de Lisbonne ou même à la société portugaise telle qu'on a l'habitude de la représenter, *Après la nuit* est ce qu'il est convenu d'appeler un ovni.

La thématique et le peuple qu'il fréquente pourraient appartenir le cinéma de Basil de Cunha à celui de Pedro Costa, avec lequel il n'a pourtant rien à voir. Tout en énergie, en clairs-obscurs, en dialogues ressassés et tendus, le film marque aussi pour les effets de réel que lui apporte la petite cour des miracles, et ses nombreux acteurs non-professionnels, où il nous baigne. Le pessimisme parallèle des films de Quemada-Diez et Da Cunha à propos de la misère où est sacrifiée une partie de la jeunesse du globe semble ne pas avoir d'issue. Mais que peut le cinéma, sinon nous poser la question : comment fait-on pour sortir le monde de là?

OLIVIER SÉGUET

Cannes : la Quinzaine dans tous ses états majeurs

La section cannoise des réalisateurs a révélé son lot de films annuels en même temps qu'elle se battait pour l'exception culturelle. Reprise à Paris du 30 mai au 9 juin.

Passé le festival, avec son cortège d'annonces et ses mirages à l'image des publicités sur les façades des palaces vantant des films qui ne se feront pas, reste la vérité des faits. À cette aune, la 45^e Quinzaine des réalisateurs, à Cannes donc, qui vient de s'achever peut se targuer d'avoir obtenu les deux prix les plus importants parmi ceux auxquelles les sections parallèles peuvent prétendre. Le premier est la caméra d'or,

qui distingue depuis 1978 un premier long métrage toutes sections confondues. Parmi les vingt-trois postulants, dont six femmes (toutes issues de la sélection officielle, tient à préciser le festival), le jury que présidait

Le jury de la caméra d'or était cette année présidé par Agnès Varda.

Agnès Varda a choisi un film de la Quinzaine, permettant dans le même temps à un Singapourien d'apporter pour la première fois un prix à son pays sur la Croisette *Ilo Ilo*, du jeune Anthony Chen, né en 1984 et qui avait déjà obtenu une mention spéciale dans la compétition court métrage en 2007. Le choix pour ce premier long était aussi le nôtre. Nous avions été bouleversé par l'humanisme de ce modeste drame familial intime qui prône le savoir vivre ensemble à partir de la relation entre un bout de chou tête à claques, fils de gens aisés (encore que le père va être victime de la crise de 1997), et sa bonne qui se signe à table, venant des

Philippines, donc du catholicisme, modeste émigrée prête à avaler toutes les couleuvres pour gagner son pain. L'autre succès pour la Quinzaine est d'avoir obtenu un prix Fipresci de la critique internationale, prix qui est donné à Cannes depuis 1946, soit le premier festival, et met en concurrence la Semaine et la Quinzaine. C'est *Blue Ruin*, de l'Américain Jeremy Saulnier, aussi à la caméra, vu à la Quinzaine donc, qui l'emporte, histoire d'un vagabond à la Boudu amené à rompre son isolement pour retrouver la maison de son enfance, dans un style qui rappelle les frères Coen à leurs débuts. Signons que d'autres prix, remis eux dans l'unique cadre de la Quinzaine, ont mis en valeur *les Garçons et Guillaume, à table!*, de Guillaume Gallienne, *The Shelfish Giant*, de Clio Barnard, jolie histoire relevant de ce qu'on peut faire sur les prolos britanniques dans l'univers de la fauche, du vol de cuivre et des récupérateurs de métaux, mais pas tout à fait à la Ken Loach et, pour une mention, *Tip Top*, de Serge Bozon.

HENRI, LE DEUXIÈME LONG MÉTRAGE DE YOLANDE MOREAU

De notre côté, ne revenons pas, pour avoir déjà souligné leur importance dans notre quotidien, sur *les Apaches*, très beau premier long métrage de Thierry de Peretti, *Un voyageur*, le film mémoire de Marcel Ophüls, *l'Été des poissons volants*, de la Chilienne Marcela Said, *l'Escale*, de l'Iranien Kaveh Bakhtiati, ou *Henri*, le deuxième long métrage de Yolande Moreau, magnifique portrait intimiste de la jonction de deux solitudes, qui assurait la clôture, alors que *The Congress*, d'Ari Folman, avait occupé l'ouverture.

Un autre test pour juger des films est le souvenir qu'ils ont laissé au profond de la mémoire, quelle qu'ait pu être l'impression à chaud. Ainsi de *la Fille du 14 juillet*, premier long métrage d'Antonin Peretjatko, vite catalogué dans les postérités du burlesque plus que dans son rapport à la société contemporaine. Cela est aussi vrai d'*Après la nuit*, du Suisse-Portugais Basil Da Cunha, qui, dans la postérité d'un Paulo Rocha, nous immerge en caméra portée parmi les drogués vivant dans la rue et sur les toits.

JEAN ROY

CRITIKAT

Carine Bernasconi

22 mai 2013

Até Ver a Luz (Après la nuit), de Basil da Cunha [Quinzaine des Réaliseurs]

Par Carine Bernasconi # 39 - [Fil RSS](#)



De retour à la Quinzaine des réalisateurs après deux courts métrages, *Nuvem*(2011) et *Os Vivos Tambem Choram* (2012), Basil da Cunha, jeune réalisateur d'origine portugaise présente cette année *Après la nuit* (*Até Ver a Luz*), son premier long (il s'agit en fait de son film de diplôme tourné avec un budget de court). Ceux qui auraient vu les courts précédents n'ont pas été dépayrés. Ou plutôt si ! Car à moins d'habiter dans le bidonville créole de Lisbonne (décor ô combien cinématographique idéal pour un film de gangsters) difficile de proposer meilleure immersion dans ce quartier, lieu de criminalité et de pauvreté, que le réalisateur habille d'une poésie visuelle et sonore qui est d'ores et déjà sa « touch ».

Si la trame tient en quelques mots – Sombra, un dealer sorti de prison, reprend ses habitudes dans le quartier, entre trafic, histoires de fric et bagarres – le film regorge de petites perles cinématographiques. Comme le travail sur la lumière, l'un des motifs dominants du film, qui traduit la manière dont Sombra oscille entre ombre et lumière : de la prison à la liberté, du grouillement de la journée à la quiétude de la nuit, de l'envie d'être bon à celle de massacrer la Terre entière. Chaque séquence comprend sa propre atmosphère innervée par diverses sources : flammes, lanterne, TV, ou lune...

Autre réussite de mise en scène : la fluidité maîtrisée avec laquelle les personnages sont filmés. Souvent en mouvement, les personnages se cherchent, se touchent, se frappent, s'insultent, cette mobilité de la caméra qui permet d'embrasser des interactions dans leur totalité sans les fragmenter, reflète l'homogénéité de la vie du quartier.

Si dans son court précédent un concert prenait place dans un container volant, les associations inédites et poétiques ne manquent pas ici aussi : au clair de lune, Sombra arpente les toits une vieille lanterne à la main ; un iguane, sympathique animal de compagnie, appelé dragon pour son apparence presque chimérique ; ou encore un sorcier désenvoûteur cracheur de feu. Ces motifs font basculer le film dans un univers surréaliste ou onirique qui ne contraste pas avec l'environnement hostile et violent au sein duquel ils émergent mais qui sont plutôt la manière dont le réalisateur perçoit le quartier et ses habitants.

Car cela fait plusieurs années que Basil da Cunha travaille en osmose avec ce lieu qui inspire totalement son travail de cinéaste. Et c'est bien un sentiment d'immersion qu'il souhaite restituer en nous plongeant dès la première séquence *in media res*. Sans préambule, le spectateur se retrouve propulsé au cœur d'un conflit, d'une dispute (mais en est-ce vraiment une ? s'insulter n'est-ce pas juste une façon de se parler ?) qui l'emmènera dans une aventure entre le conte de fée et le film de gangster. Un mélange pour le moins délivrant.

Cannes 2013 : APRÈS LA NUIT / Critique



De Basil Da Cunha. Quinzaine des réalisateurs.

Synopsis (officiel) : Tout juste sorti de prison, Sombra reprend sa vie de dealer dans le bidonville créole de Lisbonne. Entre l'argent prêté qu'il ne parvient pas à se faire rembourser et celui qu'il doit, un iguane fantasque, une petite voisine envahissante et un chef de bande qui se met à douter de lui, il se dit que, vraiment, il aurait peut-être mieux fait de rester à l'ombre...

Il y a une drôle d'ambiance dans ce APRÈS LA NUIT. Quelque chose oscillant entre le réalisme documentaire, qui ferait état de la socialisation impossible d'un ancien taulard, et le polar envoûtant. Car suivre Sombra (Pedro Ferreira) dans ses périples nocturnes, lui qui ne vit que lorsque le soleil est couché, c'est comme coller aux baskets d'un être mystique, aussi profond et mystérieux que l'iguane qui lui sert de compagnon (son « dragon »). Mais c'est aussi un animal blessé et donc terriblement violent. Rattrapé par les basses considérations quotidiennes, il doit rembourser le chef d'un gang d'une somme qu'il n'a pas. Pour ce faire, il va hanter la nuit pour récupérer des deniers prêtés, vendre un peu de drogue et participer à un casse qui va mal tourner. Parce qu'il est un homme sur lequel les autres n'ont pas prise, on le respecte autant qu'on l'accuse de tous les maux. APRÈS LA NUIT plonge aussi dans la communauté créole du Portugal, pauvre et croyant à la toute puissance des esprits. Et peut ainsi revêtir les atours d'une transe, où l'on s'aboie dessus en se menaçant de mort, sans réellement connaître la probabilité d'un passage à l'acte. Avec une caméra à l'épaule légère et vivace, Basil Da Cunha (dont c'est ici le premier film) nous entraîne dans un voyage très noir, poisseux, flirtant parfois avec le surréalisme, mais beau, au dénouement d'une poésie bouleversante. Il y a derrière tout ça l'envie de faire un cinéma urgent et cela ne va pas sans une improvisation flagrante des dialogues. Si les acteurs font montre d'une énergie qui force l'admiration, ils crachent souvent des répliques bégayantes, au sens redondant, qui – malgré l'ambition réaliste du procédé – ont tendance à sortir du film le spectateur baillant alors aux corneilles. On excusera ce gros défaut car c'est la tendresse et l'humour maladroit mâtinant ici et là le récit qui nous font aimer APRÈS LA NUIT.

De Basil Da Cunha. Avec Pedro Ferreira, João Veiga, Paulo Ribeiro. Suisse. 1h35. Prochainement

CINEMAPOLIS

Nausica Zaballos

24 mai 2013

Après la nuit, Quinzaine des Réaliseurs

vendredi 24 mai 2013, par Nausica Zaballos Dey

Premier film d'un jeune réalisateur suisse d'origine portugaise, *Après la Nuit*, filmé dans le bidonville créole de Lisbonne, est sélectionné à la Quinzaine des Réaliseurs de Cannes. Un film avec de nombreuses idées intéressantes, pas toujours complètement exploitées, mais que l'on suit avec plaisir.

Après la nuit, c'est d'abord une ambiance, celle des jeunes habitants du bidonville créole de Lisbonne. C'est aussi un phrasé, limite scandé, soudain rapide comme une mitraillette, qui emporte tout sur son passage. Basil Da Cunha a su restituer sans misérabilisme ou sensationnalisme le quotidien de ces jeunes paumés qui s'adonnent aux trafics en tout genre, pour surtout, le film nous en donne l'impression, lutter contre l'ennui.



Les chefs de bande du film n'ont pas l'air très malins : ils sont tellement occupés à danser, boire et s'affronter lors de joutes verbales à propos de tout et de rien qu'il leur arrive d'être eux-mêmes victimes de vol ou d'arnaque. A cause d'une embrouille -qui a bien pu voler le matériel audio du chef ? - Sombra, à peine sorti de prison, est soudain plongé dans une série de problèmes qu'il devra bien malgré lui essayer de résoudre.

L'intérêt du film est d'avoir choisi comme héros principal un personnage aux antipodes des rappeurs bodybuildés qui peuplent les nuits du bidonville. Sombra le bien-nommé est un grand échalas, au visage anguleux, taciturne, qui préfère l'ombre à la lumière et au clinquant *bling-bling*. Pedro Ferreira, l'acteur qui interprète Sombra, est formidable.



On prend plaisir à le suivre dans ses déambulations nocturnes en dépit d'enjeux scénaristiques et dramatiques assez minces. Basil Da Cunha compose une série de scènettes très sympathiques : Sombra confronté à une tata en verve, un brin castratrice qui le force à consulter un sorcier vaudou, Sombra se nouant d'amitié pour une fillette aussi esseulée que lui, à qui il finira par confier son iguane avant de fuir définitivement...



On aurait aimé que certains personnages soient davantage fouillés : l'ami un peu cinglé qui se révèle visionnaire ou la petite frappe discrète qui prend toujours la défense de Sombra sans s'attirer la colère du chef de gang... On regrette peut-être aussi que Sombra ne sorte pas vainqueur ou grandi de cette longue déambulation nocturne très stylisée (magnifique photo)... Mais, Après la nuit, est finalement emprunt du même fatalisme qui caractérise le comportement de son héros principal... Les héros d'Après la nuit ont beau être habillés comme des rappeurs, s'il ne fallait retenir qu'une musique accompagnant leur fuite en avant, ce serait les accords mélancoliques joués à l'accordéon par les vieillards édentés du bidonville... Basil Da Cunha : un réalisateur à suivre.

FILM DE CULTE

Nicolas Bardot

22 mai 2013

Après la nuit

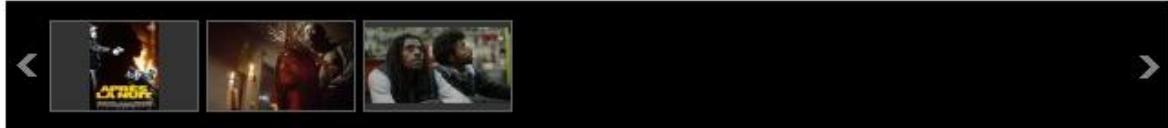


Après la nuit
Até ver a luz
Suisse, 2013
De Basil Da Cunha
Scénario : Basil Da Cunha
Durée : 1h35

Note FilmDeCulte : ★★★★★



GALERIE PHOTOS



Tout juste sorti de prison, Sombra reprend sa vie de dealer dans le bidonville créole de Lisbonne. Entre l'argent prêté qu'il ne parvient pas à se faire rembourser et celui qu'il doit, un iguane fantasque, une petite voisine envahissante et un chef de bande qui se met à douter de lui, il se dit que, vraiment, il aurait peut-être mieux fait de rester à l'ombre...



LA NUIT NOUS APPARTIENT

Premier long métrage du Suisse Basil Da Cunha, **Après la nuit** est dans la droite lignée des courts métrages avec lesquels le jeune réalisateur d'origine portugaise s'est fait connaître, **Nuvem** et **Os vivos tambem choram**. Sombra, comme les héros de **Nuvem** et **Os vivos...**, tente de s'extirper de la masse et rêve d'ailleurs. **Après la nuit** poursuit la plongée dans le bidonville de **Os vivos...**, et aux clowns de **Nuvem** répondent les bodybuilders manchots et accordéonistes borgnes de **Après la nuit**. Le film baigne dans un univers coloré et musical, qui mêle musiques traditionnelles jouées au sommet d'un immeuble ou chanson de Rihanna qui s'échappe de la fenêtre d'à côté.

Basil Da Cunha se montre tout à fait à l'aise dans le mélange de genres. Le mystique (une scène chez un mage qui en rappelle une autre de **Nuvem**) se heurte à l'hyper-réalisme, la présence d'un caméléon (comme dans **Os vivos...**) apporte un décalage sans que celui-ci ne soit surjoué, même chose avec la touche de tendresse amenée par l'arrivée d'une fillette, sans que le film ne sombre dans la mièvrerie. De ces divers glissements naît un film vivant, à défaut de donner l'impression de savoir où il va vraiment. **Après la nuit**, inégal, s'affaiblit lors de son dénouement, mais reste un premier essai plutôt attachant.

CINEMATRAQUE

Elsa Renouard

22 mai 2013



Après la nuit, de Basil Da Cunha - Quinzaine des Réaliseurs

A 27 ans, Basil Da Cunha est déjà un habitué de la Quinzaine, qui avait primé ses deux premiers courts-métrages. Bel exemple d'accompagnement de jeunes talents dans leur accession au long, la Quinzaine a sélectionné le premier long-métrage du jeune réalisateur suisse, *Après la nuit*.

De fait, les déambulations nocturnes de Sombra, dealer mutique au regard de poète, dans le bidonville créole de Lisbonne, font la preuve de l'impeccable maîtrise formelle d'un cinéaste formé à la Haute École d'Art et de Design de Genève. Dans ses plus beaux moments, la caméra trace Sombra de toit en toit dans ce lieu banni, une ville-prison qui se referme comme un piège sur ses habitants, conjuguant plans fixes et fluidité, fidèle en cela au corps lent et pourtant incroyablement mobile de cet apôtre de la nuit. Mais de ces parcours urbains dans ce monde oublié, il faut se saisir pour raconter une histoire, celle d'un type qui refuse de se cantonner à la vie diurne et qui se trouve mêlé à une histoire de deal qui tourne mal. Alors, la distance entre l'élégance de la réalisation et la maladresse de la conduite du récit se fait criante. Le peu de tension narrative des scènes, l'épaisseur des transitions et l'inadéquation des dialogues avec l'évolution psychologique des personnages induite par les images font concourir fond et forme, mais dans deux directions opposées. Entre un beau documentaire expérimental et une histoire de trafic de drogue qui ne traite pas son sujet, il aurait fallu choisir. Donner la parole à ceux qui ne l'ont pas ne suffira jamais pour faire un film. Encore faut-il trouver sa propre voix.

Après la nuit (Até ver a luz) de Basil Da Cunha, avec Pedro Ferreira, Joao Veiga, Nelson da Cruz Duarte Rodrigues, Paulo Ribeiro, Suisse, 1h15.

AFRICULTURE

Olivier Barlet

29 mai 2013

CANNES 2013 : DE L'AFRIQUE INTERLOPE À LA LUMIÈRE

L'UNANIMITE ET L'ENTHOUSIASME CRITIQUE ONT PORTE CETTE ANNÉE *LA VIE D'ADELE CHAPITRE 1 & 2* DU REALISATEUR FRANCO-TUNISIEN ABDELLATIF KECHICHE VERS LA PALME D'OR. QUANT À *GRISGRIS* DE MAHAMAT-SALEH HAROUN, LUI AUSSI EN COMPÉTITION OFFICIELLE MAIS PARTANT CETTE FOIS BREDOUILLE ALORS QUE SON PRÉCEDENT FILM, *UN HOMME QUI CRIE*, AVAIT REMPORTÉ LE PRIX DU JURY EN 2010, IL SE RETROUVAIT SEUL, TOUTES SELECTIONS CONFONDUES, À REPRÉSENTER L'AFRIQUE NOIRE AU FESTIVAL DE CANNES. AVEC L'EXCELLENT *C'EST EUX LES CHIENS* DU MAROCAIN HICHAM LASRI DANS LA SELECTION ACID, CES TROIS FILMS DE GRANDE QUALITÉ FAISAIENT SOUFFLER UN BEAU VENT D'AFRIQUE SUR CE QUI RESTE LE PLUS MÉDIATISÉ DES RENDEZ-VOUS CINÉMATOGRAPHIQUES INTERNATIONAUX.

Cannes reste une fourmilière de rencontres professionnelles et de films disposant de moins de visibilité, mais même l'imposant marché du film qui mobilise toute la journée 34 salles de projection allant de 40 à 268 places n'offrait que bien peu de films d'Afrique. "Les festivals sont importants, notait Mahamat-Saleh Haroun lors de sa conférence de presse : il appartient à chaque cinéaste africain digne de ce nom de donner une visibilité à l'Afrique dans les grands rendez-vous de cinéma, sinon on enterre ce travail. Il ne faut pas rajouter de l'invisibilité au manque de visibilité".

C'est bien sûr à l'exigence de qualité que fait référence Haroun, car rares sont les films qui atteignent le niveau d'aboutissement nécessaire à une potentielle sélection. La volonté de ne pas marginaliser l'Afrique est commune à tous les comités de sélection et même si les critères peuvent être encore marqués par l'attente de clichés, il n'y a aucun ostracisme envers l'Afrique, bien au contraire.

[...]

HOMMES DE LA NUIT

Mais la survie, c'est aussi dans les (rares) visions d'Afrique vues à Cannes qu'elle se décline. Premier long métrage de Basil da Cunha, un réalisateur suisse d'origine portugaise né en 1985 et dont les courts métrages avaient déjà été présentés à la Quinzaine des réalisateurs, *Après la nuit* (*Até ver a luz*) plonge dans la marge délinquante des immigrés cap-verdiens à Lisbonne en suivant les pas de Sombra, un dealer rasta solitaire à peine sorti de prison qui porte bien son nom. Il se met dans de sales draps avec ses dettes d'argent, et se retrouve pris dans un piège sans issue. Le polar laisse vite la place à une épopée métaphysique, ses seules références étant un iguane qu'il adopte comme un chien et une tante qui le pousse dans les bras d'un guérisseur supposé lui donner la force de s'en tirer mais qui n'a pas le pouvoir de le conduire sur le bon chemin.

En dehors des rafles policières, on ne verra rien du Portugal ou même de Lisbonne, juste des ruines hantées par les altercations en créole cap-verdien de ces loubards sans loi ni morale. La tension est permanente, liée à l'effet de réel qu'apportent des acteurs non-professionnels, le délabrement des décors, une vision plutôt documentaire et la violence du machisme et des rapports humains. Sombra est un loup solitaire à l'avenir incertain qui joue à chaque instant sa survie. A l'image de son iguane, c'est un homme de la nuit qui regarde le monde sans pouvoir y trouver sa place, une nuit interlope dominée par les clairs-obscur où l'on ne distingue pas bien qui est qui.

[...]

Presse Internationale

SCREEN DAILY

Mark Adams

22 mai 2013

Ate Ver A Luz

22 May, 2013 | By Mark Adams, chief film critic



Dir/scr: Basil Da Cunha. Portugal. 2013.
95mins

J'aime 0

Tweet 0

The street gang story is a standard film genre around the world, and while debut director Basil Da Cunha's Lisbon-set film offers a grim and gritty alternate view to a city most often seen picture-postcard style, and while it coasts along with a certain energy *Ate Ver A Luz* ends up being rather too familiar and haphazardly performed to be overly memorable.

While the ghetto setting is powerful, the story is never particularly original.

Set against the remarkable backdrop of the Cap Verdean community of Reboleira, a ghetto just outside Lisbon, the film is shot vaguely documentary style, largely improvised with a vibrant cast of non-professionals. It will certainly intrigue festivals given its energy and backdrop, but sales will be niche rather than mainstream. The film screened in Directors' Fortnight at Cannes.

The film – which roughly translates as '*Until You See The Light*' – is loosely based about a complex series of drug deals that go wrong, mistrustful and double-crossing gangsters and a dash of violent revenge, but while the ghetto setting is powerful, the story is never particularly original

The nominal 'hero' is Sombra (Pedro Ferreira), fresh out of prison engaged drug dealing and who owes Olos (Joao Veiga) money. He caught up in a row about stolen cash, with the film following his attempts to get the money and stay alive. Sparky side characters include Olos' muscle-bound, one-armed sidekick, Nuvem (Nelson da Cruz Duarte Rodriguez) and a fire-breathing witch doctor (Jose Zeferino da Cruz).

As with *The Sopranos* and other similar gangster films, much of the film is taken with footage of the gangsters hanging out, posturing and shouting abuse, and while Basil Da Cunha's debut film may well catch the nuances and language of these Lisbon thugs perfectly that doesn't make it absorbing or overly fascinating.

HOLLYWOOD REPORTER

Jordan Mintzer

22 mai 2013

Ate ver a luz: Cannes Review

Swiss-born Portuguese director Basil da Cunha's debut feature is set in the gritty Lisbon ghetto of Reboleira.

CANNES -- Combining hard-hitting street realism with a generic gangster story reminiscent of everything from *Boyz n the Hood* to various episodes of *The Sopranos*, *Ate ver a luz* marks an intriguing, though rather underwhelming, debut feature from the 28-year-old Swiss-born Portuguese filmmaker **Basil da Cunha**. Set within the Creole-speaking Cap Verdean community of Reboleira – a sprawling dilapidated ghetto just outside of Lisbon – the movie wins points for its gritty, documentary-style portrait of people scraping by on the fringes of Western European society, but otherwise fails to create convincing characters and a workable plot.

Indeed, there are times when *Ate ver a luz* – which translates roughly to “Until You See the Light” – plays like a mash-up of a **Pedro Costa** movie and a Starz Original Series, cutting between seemingly improvised scenes performed by a cast of non-professional locals, and a B-level narrative involving drug debts, double-crossings and machete-swinging vengeance. As such, it should continue to tour the fest circuit after premiering in the Directors’ Fortnight, but will be a harder sell for theatrical outlets beyond niche Euro art houses, followed by boutique VOD and DVD play.

Starting *in media res* with a bunch of gangstas, lead by the no-nonsense Olos (**Joao Veiga**), arguing about a stolen stash, the story eventually focuses on a low-level, downtrodden dealer with the apt name of Sombra (**Perdro Ferreira**), who owes Olos a small chunk of change and risks a heavy beating if he doesn’t pay up quickly. The rest of the movie follows Sombra’s travails as he wanders the crumbling concrete maze of Reboleira, trying to collect his cash while crossing paths with an army of hoods, junkies and street musicians, not to mention a snappy aunt (**Susana Maria Mendes da Costa**) and a fire-breathing witch doctor (**Jose Zeferino da Cruz**).

Eventually, some very conventional plot mechanics kick in when Olos’ muscle-bound, one-armed sidekick, Nuvem (**Nelson da Cruz Duarte Rodriguez**), brings Sombra onboard for a stick-up job that turns deadly, leading to a long denouement that recycles mafia movie tropes without adding anything really original to them. Meanwhile, we learn next to nothing about what makes Sombra tick—if it’s not his romantic attachment to a pet iguana—and the film spends way too much time cutting between its hero’s aimless wanderings, and scenes of the Olos clan jabbering away like Tony Soprano and cohorts in front of Satriale’s Pork Store.

As a pure exposé on Reboleira’s struggling immigrant population, *Ate ver a luz* has some noteworthy moments, and da Cunha is strongest when he and cinematographer **Patrick Tresch** focus their camera on everyday people instead of on wisecracking petty criminals, whether they’re actually playing themselves or not. Because as much as all the improvised performances feel real, the film ultimately gets too caught up in genre clichés to provide a full picture of the place it so earnestly portrays.

Cannes Week Previews: 'Après La Nuit' (Tales From A Creole Slum In Lisbon)

"**There are quite a few bombshells**" said an excited General Delegate **Edouard Waintrop**, when he announced the selection for the **45th Directors' Fortnight**, which takes place starting **THIS WEEK**, from May 16th to 26th as part of the **66th Cannes Film Festival**.

The selection includes 7 first feature films and 3 second features out of the 21 titles on the list.

Among them is **Basil da Cunha's** feature film debut, ***Après la nuit (Até ver a luz)***, a drama/thriller.

Here's how it's described:

Straight out of jail, Sombra returns to his life as a drug dealer in the Creole slum of Lisbon. In between the money he has lent and can't get back, the money he owes, a fanciful iguana, an invasive little girl and a ringleader who begins to mistrust him, he starts to think that he might have been better off in the clink...

Pedro Ferreira stars as Sombra; he's joined by **Joao Veiga, Nelson da Cruz Duarte Rodrigues, and Paulo Ribeiro** in the film's starring cast.

Basil da Cunha is a 28-year-old Swiss filmmaker of Portuguese descent. In 2011 and 2012, his short films ***Nuvem*** and ***Os vivos também choram*** were selected to screen at the Director's Fortnight where "Os vivos..." received a **Special Mention** from the Jury.

So the young filmmaker has a history with the festival, which speaks highly of his work. Although I can't say that I'm at all familiar with his work, or what we can expect from ***Até ver a luz***, his feature film debut.

After watching the below trailer, I had an immediate negative reaction to the familiar *slum* (or hood) narrative and accompanying drug dealing tales and violence. I just feel like I've seen this so much already of the black experience globally. And I'm wondering what makes this one stand out from the others.

We'll see eventually.

But I'll certainly check it out if/when it comes to my neck of the woods to determine if it's one of the few *bombshells* Waintrop had in mind when he made the above comment.

The last film I watched that was set in a Creole slum in Lisbon was a 1997 minimalist drama titled ***Ossos*** by **Pedro Costa**.

A gritty, slow-moving film that might be the opposite of Cunha's new drama in terms of pacing - based on the trailer for ***Après la nuit*** I dug up, embedded below.

It's not subtitled in English; but I think the images tell you plenty:

FILM COMMENT

Robert Koehler

22 mai 2013

CANNES BY KOEHLER: THE OWNERS & ATE VER A LUZ

BY ROBERT KOEHLER ON 5.31.2013

The 66th edition of Cannes isn't going to be remembered for a bevy of discoveries—which makes bona fide finds all the more precious. Agustín Toscano and Ezequiel Radusky's *The Owners* and Basil da Cunha's *Ate ver a luz* (roughly, "Until the Light Is Seen") were among the few debuts in which the filmmakers have thought through their material in terms of point of view. In each case, POV proves to be crucial to the ways in which their films are read, and how their meanings can be gleaned.

POV is tricky. Filmmakers have to develop a complete perspective on their subject, understand what their camera can and can't do, and remain both rigorous about these limitations and true to the possibilities. *The Owners* and *Ate ver a luz* offer useful examples in the potential of POV in what are fairly straightforward dramatic narrative situations.



The Owners

Take the approach of Toscano and Radusky who worked extensively in theater before making their first features (as did Yann Gonzalez, director of another Critics' Week selection, *You and the Night*). Directing for the stage involves creating stage pictures, but it rarely addresses POV, which is typically the purview of playwright. As the filmmakers have suggested in interviews, the inability to define an optical perspective in stage direction made them all the more intent on exploring the challenge in their film (which ironically sets up a premise that could nicely work on stage).

Sisters Pia (Rosario Blefari) and Lourdes (Cynthia Avellaneda) co-own an estate in the northern Argentine province of Tucuman. Pia, based in Buenos Aires, is the absentee partner, and so Lourdes has invited her to visit, after going several years without seeing the place. Lourdes, too, is often away, leaving the estate's caretaking staff—Ruben (German De Silva), Alicia (Liliana Juarez) and Sergio (Sergio Prina)—a great deal of time to do as they please around the grounds, which they more or less treat as their own home. When Pia and Lourdes settle in for a longer stay at the property, landowners and workers tussle over who really has "ownership" over the place.

The inevitable tensions often play out with a dryly comic touch, even as Toscano and Radusky tend to de-dramatize their naturally dramatic premise. But what's more interesting in *The Owners* is how the filmmakers observe these parties playing opposite each other: each side receives more or less equal time, so POV is steadily switching, underlying the notion that both sets of people have legitimate claims to the estate. More cleverly, the directors create echoing perspectives: the workers only half-accidentally spy on the women as they lounge at estate's pool, while Pia doesn't hesitate from playing Peeping Tom with the caretakers. In each case, the camera is precisely placed to allow the viewer to join in the eavesdropping.

*The Owners*

At the same time, the camera—and this may be the best byproduct of the filmmakers' theater experience—remains at a moderate distance, defusing close emotional connection while showing where characters stand in relationship to each other in any given shot. When Pia arrives, and Ruben, Alicia, and Sergio frantically clean up the master bedroom they've been using, the filmmakers don't amp up the comedy with rapid-fire close-ups but instead let the scene play out in a steady medium shot that gives the situation the air of classical farce.

This is mature filmmaking. It also makes a sharp political point, recording the seemingly unbridgeable gap between upper and lower classes, a kind of *Rules of the Game* in rural Argentina. Another South American film at Cannes, Marcela Said's fiction-feature debut *The Summer of Flying Fish* addresses class divisions, but with a terminally flawed difference: the camera adopts a POV that forces the viewer to become complicit with her landowner characters. The move reduces the workers, as well as a group of protesting laborers, to the level of an abstraction, relegated to the periphery of the action, when they're not off screen altogether. Yet the workers are central to the narrative. Said thus copies Lucrecia Martel's POV approach in *La ciénaga*—which also deliberately rendered the lower-class characters as background players—but denies them the power and impact that Martel's more generous camera permits. *The Owners* is a useful contrast: the viewer becomes complicit in both sides of the class divide, complicating the notions of where authority resides. If home is where the heart is, then both sides have equal claim, and no easy answers emerge.

*Ate ver la luz*

FILM COMMENT

For his Directors' Fortnight competition entry *Ate ver la luz*, Da Cunha takes a more direct approach to POV than Toscano and Radusky's complicated strategy. Da Cunha's film follows an ex-con named Sombra (expressively played by Pedro Ferreira) trying to survive in a Lisbon slum (though not the Fontainhas quarter made famous by Pedro Costa). His mobile digital camera sticks close to Sombra throughout his adventures, run-ins, and attempts to extract himself from a virtually intractable situation. Somewhat in the spirit of the Dardenne Brothers but never aping them, Da Cunha's perspective is sympathetic but not insistent, intimately observant, doggedly attached to his main character through thick and thin. Mired in debts and a legacy of relationships with fellow ex-cons who hang onto him like an albatross, Sombra could be part of the *Colossal Youth* dream expressed by Costa's hero, Ventura. Da Cunha suggests as much through Ferreira's penetrating eyes, which exude intelligence and humanity, and seem tragically at odds with the degrading conditions around him.

Remarkably, no greater white Portuguese world is to be seen in this film's POV: the urban African enclave is all there is, reversing the usual notion of "The Other" in the white-dominated universe of European filmmaking. By sticking close to Sombra's side, and by making the most of Ferreira's face as a rich landscape of emotions, *Ate ver la luz* explicitly makes the hidden visible—revealing the poor migrant class in one of the continent's most economically stressed societies—and pushes aside the powerful. Even when tragedy looms, there's something triumphant in such filmmaking, striking a blow, if not starting a revolution.

FRED FILMS RADIO

26 mai 2013

Basil da Cunha - Até Ver a Luz @Fdc_officiel #Cannes2013

26 MAG
2013

2013 29 Festival de Cannes, FRED Channel 8 - Portuguese



Basil da Cunha, Director, Até Ver a Luz.

Festival Section: Quinzaine des Realisateurs.

Interview with director Basil da Cunha, from Até Ver a Luz, presented at the Quinzaine des Realisateurs.

Reporter: Mariane Morisawa.



Standard Podcast [16 min 28 s] [Play in Popup](#)

CINEUROPA

Bénédicte Prot

23 mai 2013

Après la nuit marche à l'ombre

par BENEDICTE PROT



23/05/2013 - À l'image de l'équipe qui est venue présenter le film au public de la Quinzaine des réalisateurs de Cannes, *Après la nuit* [bande-annonce], premier long métrage du Suisse d'origine portugaise Basil da Cunha (28 ans) qu'il a tourné avec des acteurs amateurs et une bonne dose de système D est un film jeune, un peu voyou, qui a le rythme et l'argot du bidonville créole de Lisbonne où se passe l'action, de même que ses problèmes et tous ses sons, tantôt amicaux (le périple du héros et scandé de rires, de musiques, de dialogues animés), tantôt hostiles, mais toujours présents du fait de la promiscuité de la communauté représentée.

Le personnage principal, Sombra (Pedro Ferreira) le bien nommé (depuis sa sortie de prison, il ne supporte plus la lumière du jour), semble cependant rechercher davantage l'isolement. Il est vrai que le clan de criminels des rues qu'il a récemment réintégré l'ostracise de nouveau d'emblée, car il a perdu un "truc" et se voit accorder un jour par le chef de bande pour le rembourser. Sombra commence alors un périple nocturne (qui finit par durer plus de 24h, mais son aversion pour le jour donne cette impression de parcourir un seul long tunnel) pour réunir l'argent qu'il doit, soit en réclamant à ses débiteurs à lui de s'acquitter de leurs dettes, soit en piochant dans les réserves secrètes d'une tante à la fois exaspérée et placide qui ne manque pas de lui prendre sur le champ un rendez-vous chez le sorcier. Il fait étape aussi dans son antre, pour nourrir l'iguane qu'il appelle son dragon, car Sombra est bel et bien le genre de jeune homme qui tient à s'acquitter de ses responsabilités.

L'univers à la fois familier et dangereux dans le dédale duquel Sombra évolue n'est en effet pas sans règles, bien au contraire. Finalement, l'inéluctabilité de son destin de bookmaker chinois/dealer lisboète s'articule autour de paroles données, de volontés de part et d'autre de rétablir équilibre et entente - le "patron" de gang qui attend son paiement ne cherche d'ailleurs pas la punition gratuite, il préfère lui aussi que les comptes soient réglés, que les rétributions soient équitables. Et de la même manière que Sombra ne manque pas d'honorer la promesse qu'il a faite à sa tante d'aller voir le sorcier, lui-même fait confiance à la petite fille auquel il confie le dragon et à l'ami qui prendra soin de l'objet le plus important pour lui. Sera donc accompli ce qui est annoncé dès le début, dès qu'on apprend que Sombra ne peut voir la lumière du jour.

CAMERA OSCURA

(blog)

23 mai 2013

Saleh Haroun e Basil da Cunha, a noite e um delicado vampirismo



Primeiro, o embate com Souleymane Démé, dançarino de Ouagadougou, uma perna paralisada e veemência no corpo — foi nesse encontro que o realizador Mahamat-Saleh Haroun encontrou o seu filme. Depois, e isso é agora, o embate do espectador com um corpo que dança com uma perna morta mas que tem de suspender os sonhos da sua Saturday Night Fever para se envolver numa teia de traficantes de petróleo que opera pela noite em N'Djamena, capital da República do Chade. Essa forma de passar do olhar sobre um corpo, a sua peculiar fisicalidade, para qualquer coisa que é tocada pelo filme de género, o film noir, sem contudo deixar de ser, ainda, olhar sobre um corpo, é o toque de **Grisgris**, o filme que traz Mahamat-Saleh Haroun de volta à competição de Cannes. Em 2010, com **L'Homme que Crie**, o cineasta chadiano recebeu um Prémio Especial do Júri pouco convincente — filme demasiado frágil, parecia ter ido parar ao Palmarés por acto de discriminação positiva. **Grisgris** é outra história, um ponto de encontro delicado entre a ficção (também é uma história de amor entre dois acossados) e o documento ou retrato, tão orgulhoso como o corpo de Souleymane Démé, sem pedir desculpas pelas fragilidades. E é um belíssimo filme sobre a noite: há algo de tourneuriano aqui.

Mahamat-Saleh Haroun dizia, numa entrevista, que N'Djamena, cidade com pouca iluminação pública, transforma as figuras na noite em fantasmas. E continuava, ainda sobre a especificidade de uma polaridade, o dia e a noite chadianas: “A sociedade chadiana é constituída por uma maioria muçulmana para quem os piores actos criminosos se desenrolam depois do pôr do sol.”

É desta relação com a noite, como passagem para um susto mágico, revelador e incontornável, que se faz também **Après la Nuit** (Quinzena dos Realizadores), a primeira longa-metragem do luso-suíço Basil da Cunha. Um cineasta da noite, Basil, num equilíbrio terno entre o realismo e o onirismo, a ficção e o documentário — tudo o que aqui se passa, a clausura desta história de gangsters, pode ser a invenção catártica de quem ali se dá a ver, a imaginação de uma verdade.

Já eram assim as curtas-metragens de Basil (duas das quais apresentadas anteriormente na Quinzena, **Nuvem** e **Os Vivos também Choram**), que eram filmes em expansão, à procura de uma longa. **Après la Nuit** é, por isso, um momento de reiteração: continua o trabalho do realizador natural de Lausanne, Suíça, com os habitantes do bairro da Reboleira, em Lisboa, e reafirma, com esta espécie de filme de gangsters que também é documento sobre as vidas de um bairro, que o cinema é uma forma delicadíssima de vampirismo — porque assim é tornada pela sensibilidade de um realizador.

SPLIT SCREEN

(blog)

23 mai 2013

quinta-feira, 23 de maio de 2013

Poster e trailer de "Até Ver a Luz", de Basil da Cunha



Exibida na secção **Quinzaine dos Realizadores** no **Festival de Cannes 2013**, a primeira longa-metragem do luso-helvético **Basil da Cunha (Os vivos também choram)** recebeu o seu primeiro *trailer* e *poster*:



Em **Até Ver a Luz** encontramos a personagem Sombra (Pedro Ferreira) que, saído da prisão, regressa à sua vida como traficante de drogas numa favela crioula em Lisboa. O filme, que estreia no final de Maio na Suíça, tem estreia marcada para Portugal já a partir de 22 de Agosto.

Escrito por Tiago Ramos em 16:42



Soyez le premier de vos amis à indiquer que vous aimez ça.

Até ver a luz (2013)

Voto al film: ★★☆☆☆

CANNES 2013 - QUINZAINE DES REALISATEURS

Singolare film ambientato nei quartieri creoli di Lisbona, vere e proprie baraccopoli dimora da secoli di un popolo reietto e messo ai confini, diretto dall'esordiente Basil de Cunha, regista svizzero ma di origini portoghesi come sottolinea senza la minima ombra di dubbio il nome tutt'altro che elvetico. Un giovane cineasta che si considera cittadino del mondo, regista di un lungometraggio produttivamente svizzero ma cinematograficamente portoghese: storia di ghetti e di ritorni, "Aprés la nuit" (questo il titolo francese) narra del ritorno dal carcere nel quartiere ultra popolare che diede ospitalità ai servi immigrati sin dai tempi della dittatura di Salazar, e ora zona di spaccio e di fulcro di mille attività ai margini della legge, di un piccolo delinquente di bassa lega. In questo contesto troviamo infatti lo spacciato rasta Sombre che, appena uscito di galera, deve già evitare certe situazioni e certi incontri per un debito residuo da saldare che scalda i nervi del capo gang del quartiere. Per questo vaga di notte guardandosi le spalle, con un solo amico fedele rappresentato da una serafica piccola iguana che è l'unica alla quale riservare un po' di attaccamento. Girato molto su improvvisazione (e si vede, si percepisce, e non sempre come aspetto positivo, nella recitazione di quasi tutti i non attori coinvolti), il film ha un tessuto interessante che si estrinseca nell'ambientazione e in certe situazioni allo sbando che appaiono insolite e degne di nota. Tuttavia questa libertà espressiva finisce per conferire al film uno stile un po' impersonale, o ancora troppo immaturo, caratteristica questa che una fotografia patinata ma poco profonda, quasi superficiale, finisce per accentuarne ulteriormente la fragilità. In tal modo si corre il rischio di ridurre l'opera ad una sequela di immagini ambrate un po' effettate che invece, nelle intenzioni del pur valido regista, fanno parte integrante di intenzioni ben più ambiziose del risultato finale effettivo. Belle e struggenti invece le musiche di sottofondo che ben si amalgamano con l'atmosfera dai colori caldi e struggenti della tipica tradizione creola.